
PRIÈRE

Pour le Dimanche avant le Sermon.

O TOI par qui respire tout ce qui respire , Créateur, Sauveur, Père de l'homme, Toi pour qui notre cœur fut formé, vers qui il s'élançe ! nous te bénissons de ce que tu nous permets de nous approcher de toi, de venir librement t'adorer dans ta maison.

Seigneur ! l'univers entier est ton temple. Des forêts, des cités, des campagnes, des palais, des chaumières, des pôles glacés et des déserts brûlans, de tous les points du globe, les vœux, les soupirs de tes enfans montent jusqu'à ton trône. Mais dans ces sanctuaires de la piété desquels ton FILS a daigné nous dire : *Là où deux ou trois seront assemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux*, il semble qu'il y a un charme de plus à t'invoquer : il semble que ta majesté est pour nous plus sensible : il semble que, comme

Jacob, nous voyons le ciel communiquer avec la terre, les anges monter et descendre, et qu'une religieuse émotion dit à notre cœur : *L'Éternel est ici.*

Oui, s'il est doux, au lever de l'astre du jour, de mêler sa voix au concert de la nature, et de faire monter jusqu'à toi nos premières pensées, nos premiers sentimens; s'il est doux, à la fin d'un jour passé dans l'innocence, de s'endormir dans ton sein paternel; s'il est doux, au milieu du tumulte et des soucis du monde, de s'arracher aux objets sensibles, et d'élever en secret vers toi les vœux d'un cœur qui t'adore; il est plus doux encore de venir dans ta maison, Seigneur, te rendre un hommage public; de venir dans ta maison nous réunir à nos frères, joindre, pour te bénir, notre voix à leurs voix, notre cœur à leurs cœurs, rappeler le triomphe de Jésus vainqueur du tombeau, invoquer le nom de Jésus, célébrer ces merveilles de l'amour de Jésus, qui feront le sujet des hymnes des bienheureux pendant l'éternité.

O Dieu! nous apportons à tes pieds l'expression de notre repentir de notre néant, de nos besoins, de nos désirs; mais que te dirons-nous? Trop de sentimens inondent nos cœurs et se pressent sur nos lèvres. Voici, nous t'offrirons ce mouvement, ces

soupirs d'une âme qui s'élève à toi, ce mouvement qui, sans emprunter le secours de la parole, dit tout à CELUI qui lit dans les cœurs.

O Dieu ! o Père des hommes ! jette un regard sur nous ; c'en est assez : nous t'abandonnons notre destinée. Tu connois mieux que nous-mêmes nos dangers, notre foiblesse, notre impuissance : nous sommes à toi ; nous sommes ton bien : dirige tes créatures ; disposes-en selon ta volonté.

Dans ce moment où nous allons méditer ta parole, inspire-nous toi-même les sentimens nécessaires pour en profiter, pour te devenir agréables, et te demeurer fidèles en Jésus-Christ, au nom duquel nous t'invoquons.

Notre Père, etc.

SERMON VIII.

LA SANCTIFICATION DU SABBAT.

I.^{er} SERMON SUR Exod. XX, 8.

Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier.

C'EST là, M. F., un précepte que vos pasteurs vous ont souvent rappelé, qu'ils ont ramené sans cesse et dans leurs discours publics et dans leurs exhortations particulières. Tel étoit leur devoir sans doute dans les jours orageux qui viennent de s'écouler. Ce n'est point sans succès qu'ils l'ont rempli, j'aime à le reconnoître : plus d'une fois pour prix de leur zèle, ils ont eu la douceur de voir dans cette église un amendement sensible.

Cependant, chrétiens, pour la plupart ne sommes nous pas demeurés, sous ce rapport, inférieurs à ce que nous devions être ? Quelques-uns ont continué de violer le sabbat publiquement, d'affliger les yeux et le cœur des fidèles, en se livrant le Dimanche à leurs occupations, à leurs travaux ordinaires; en affectant de confondre le jour du Seigneur avec les autres jours. D'autres moins audacieux, mais non moins enclins peut-être à transgresser la loi, cherchoient à le faire en secret, s'autorisant pour cela du moindre prétexte. Le grand nombre content de suivre la lettre du commandement, en oublioit l'esprit et ne sanctifioit point le Dimanche, s'il ne le profanoit pas.

Hélas ! ce relâchement funeste étoit la suite trop naturelle des temps malheureux où nous avons vécu. La sainteté du sabbat n'avoit plus d'autre protection dans ce vaste empire où nous étions perdus, que la piété de quelques justes, le zèle et la douleur des ministres de Jésus, inquiets, tremblans, saisis de mélancolie, au retour des jours sacrés; par l'attente des profanations. Il falloit que par leurs sollicitudes et leurs efforts, il falloit que dans leur foiblesse ils suppléassent tous les secours humains qui leur étoient ravis. Le gouvernement qui avoit paru vouloir relever

les autels, protéger la religion, loin de lui prêter son appui, la minoit sourdement. Elle étoit rompue, cette antique alliance entre la religion et les lois, seul garant du repos et du bonheur des sociétés; elle étoit rompue, cette sainte alliance qui fit jadis la gloire et la félicité de Genève. Aujourd'hui que par la bénédiction du Seigneur il nous est donné de la voir rétablie; aujourd'hui que les magistrats qui nous sont rendus, et sur lesquels il nous est si doux d'implorer les grâces du ciel, pour premier exercice de leur pouvoir se sont prononcés avec tant de force et de noblesse, en faveur de la religion et du sabbat qui en est le boulevard : aujourd'hui, c'est notre devoir encore, un devoir plus doux à remplir, de joindre notre voix à la voix de nos chefs, de dire avec eux au coupable : *Il ne vous est pas permis d'agir ainsi*; de dire avec eux à chacun des membres du troupeau : *Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier*. Nous pouvons parler avec plus de consolation, d'espoir, d'efficace : vos cœurs s'ouvrent pour nous écouter. Veuille le Dieu que nous invoquons joindre à nos foibles discours l'onction puissante de sa grâce. Amen.

I. Commençons par rappeler en peu de mots les principes qui mettent dans tout son jour l'importance, la nécessité de la loi du sabbat.

Quels furent les desseins du Très-Haut en nous ordonnant de consacrer un jour à son service ?

J'aperçois d'abord l'intention bienfaisante de faire prendre à l'homme le repos qu'exige la faiblesse, la fragilité de son corps ; d'assurer ce repos à la classe indigente, qui, pressée des besoins de la vie, épuiserait ses forces par un travail sans interruption, si cette interruption n'étoit pas un commandement divin. J'y vois même l'intention de relever son courage au milieu des travaux de la semaine, par l'attente de ces époques qui, pour le pauvre et le journalier, sont des jours de fête, où quittant les livrées de la misère ils goûtent les charmes d'un doux loisir, et se rapprochent de leurs frères plus fortunés ; où mêlés avec eux ils viennent dans la maison du père commun, en présence duquel cessent toutes les inégalités de ce monde. Je bénis la bonté céleste qui a daigné s'occuper de nos intérêts, de notre bonheur, même pour cette vie. O religion, fille du ciel, amie des hommes ! Toutes tes institutions sont bienfaisantes comme toi.

Mais Dieu s'est proposé un but plus noble encore et plus grand. En marquant du sceau de la religion, ce jour où lui-même cessa ses œuvres merveilleuses, il a voulu se rappeler à la mémoire des habitans de la terre, comme le Créateur sou-

verain , recevoir d'eux un hommage public et solennel. Il a voulu , non-seulement faire du bien à leur corps , mais surtout en faire à leur âme. Il a voulu faire briller à leurs yeux , du moins par intervalles , les objets du monde à venir , le flambeau de l'éternité ; réveiller en eux cette grande pensée d'une Providence , d'un Dieu suprême qui nous dirige , qui nous voit , qui nous jugera ; cette grande pensée qui fait la force et la tranquillité de l'homme , le soutient dans le combat , et le console dans le malheur. Il a voulu que notre âme enveloppée du brouillard des préjugés , étourdie du bruit du monde , éblouie de ses fantômes , fût de temps en temps retirée de cette scène de prestiges pour entendre la voix du ciel , pour écouter son Dieu et n'écouter que lui. Il a voulu suspendre les travaux de la terre afin d'en interrompre les soucis , d'en faire taire les passions. Il a voulu dans ces instans précieux où les objets sensibles nous donnent quelque trêve , ranimer en nous la piété , la vertu , les nobles penchans , les sentimens heureux , rafraîchir notre cœur et le restaurer par de célestes espérances , renouveler ses forces et sa vie par un saint commerce avec l'Auteur de son être. Il a voulu assurer aux hommes de toutes les classes le bienfait immense d'une instruction pu-

blique , à la fois sublime et familière , qui rend le chrétien le plus simple , lorsqu'il veut en profiter , plus savant sur les choses de l'âme , sur la noble métaphysique du ciel , que ne le furent les philosophes anciens les plus vantés ; d'une instruction publique , animée , persuasive , qui agit à la fois sur les sens , sur l'esprit , sur le cœur , nous apprend tout ce que nous avons besoin de savoir , et fait pénétrer ses leçons dans notre âme , comme une semence vive , énergique et féconde. Il a voulu par l'institution du sabbat nous retenir sous l'heureux empire de la religion. Lumière , vertu , devoir , piété , charité , justice , tout ce qu'il y a de précieux , pour l'homme et la société , tout ce qu'il y a de respectable et de saint , se lie à cette institution sacrée : elle est comme le chaînon principal auquel tout vient aboutir.

Eh ! que deviendroient les hommes , si son autorité se perdoit sur la terre ? Les travaux et les soucis de la vie absorberoient tout. Une ignorance aussi profonde que celle du paganisme couvrirait bientôt le monde chrétien. Le Créateur deviendrait étranger à ceux qu'il a formés. Les principes de compassion , de bonté , d'équité qu'il a gravés dans notre âme s'en effaceroient bientôt. La vérité n'auroit plus d'asile ; les passions plus

de barrière ; rien ne contrediroit leurs sophismes ; elles entraîneroient l'homme dans l'abîme sans résistance : l'image de la vertu disparaîtroit , et l'horreur du crime ne se retrouveroit plus au fond des cœurs.... Mais ne nous arrêtons pas davantage sur ces conséquences. L'affreuse démonstration que l'expérience en a faite ne s'effacera jamais de notre mémoire. O mon Dieu, que tes jugemens sont redoutables ! que nous avons besoin de ta loi !

M. F. lorsqu'on s'occupe de ces pensées , lorsqu'on les médite, il est impossible de ne pas se demander à soi-même avec saisissement : Comment se fait-il qu'une loi si sage , si bienfaisante, si nécessaire , rencontre des transgresseurs , et soit mal observée de ceux même qui prétendent la respecter ?

Voilà ce que je me propose d'examiner avec vous. Remontons à la source du mal pour en trouver le remède. Pénétrons jusqu'au fond du cœur de l'homme pour en chercher les causes. Rien n'est si propre à faire rougir ceux qu'elles arrêtent : rien n'est si propre à nous faire redouter à tous des penchans , des préjugés dont les suites sont si fatales , à nous mettre en garde contre eux.

II. Je sais que si l'on écoute en particulier cha-

cun des transgresseurs, il n'en est pas un qui ne pretende avoir dans sa position, dans telle ou telle circonstance, une excuse suffisante. Mon dessein n'est pas de réfuter ici ces vaines excuses : j'en appelle à la conscience de ceux même qui les allèguent : l'exemple des enfans de Dieu qui, dans une position semblable demeurent fidèles à la loi, suffit pour les confondre. Ah! la vraie cause de la transgression n'est pas dans leurs affaires; elle est dans leur âme. Elle est ou 1.^o dans l'amour des choses de la terre qui les domine, et ne leur laisse qu'indifférence pour tout ce que tient à la piété; ou 2.^o dans l'oubli de la Providence; ou même 3.^o dans un libertinage d'esprit qui fait secouer le joug de la religion.

1.^o Si la religion étoit chère à tous ceux qui prennent le beau nom de chrétien; si le service de Dieu avoit pour eux quelque attrait, ils sanctifieroient le jour du Seigneur avec ce même empressement qui les porte vers les objets de leurs passions, pour lesquels on fait toujours plus qu'on n'est obligé de faire. Ils verroient revenir avec joie ce temps où, libre de tout autre soin, le disciple de Christ peut rendre hommage au Dieu-Sauveur; peut se rapprocher de lui par les aveux du repentir, par un ardent recours à sa grâce, et par de saintes résolutions.

Ce jour leur paroîtroit trop court pour de tels soins : il seroit trop rempli des choses du ciel pour laisser quelque place à celles de la terre. Une nécessité pressante, absolue pourroit seule les obliger d'en interrompre le repos, et même alors ils commenceroient toujours par venir rendre à Dieu leurs hommages. Voilà ce que font les fidèles, et ce que nous ferions tous si nous aimions comme eux.

Mais ce n'est plus toi, Seigneur, qui es adoré par le grand nombre. Ce n'est plus toi qui occupes la première place dans leurs affections et leurs pensées. C'est le monde, et ses vains plaisirs, et ses frivoles jouissances. *Le Dieu du siècle* est devenu leur Dieu (1); son empire s'étend comme une contagion fatale, dont on ne sait pas se garantir. On craint moins le péché que la misère et l'ennui : on aime les plaisirs et les richesses comme le souverain bien ; la fureur des amusemens qui dégrade, énerve les âmes, qui les rend incapables de tout ce qui est noble et beau ; leur rend inutiles les leçons du malheur, qui les étourdit, les aveugle, les prépare à tomber d'abîme en abîme ; l'esprit d'intérêt qui fait commettre tant de bassesses, cause tant de désordres dans la so-

(1) 2 Cor. IV, 4.

ciété, arme si souvent les hommes les uns contre les autres, qui enfante les tromperies, les larcins, les rapines, la mauvaise foi et presque toutes les injustices; cet esprit d'intérêt qui donne des entrailles de fer, qui spéculé sur la misère publique; sur les malheurs particuliers; voilà ce qui porte tant d'hommes à profaner nos jours sacrés, par un travail criminel dès qu'il n'est pas absolument nécessaire; voilà ce qui engage tant d'autres à négliger le culte du Très-Haut, pour courir après de tristes divertissements. Si le Dimanche n'apportoit pas quelque profit, n'offroit pas quelque plaisir mondain plus vif et plus varié, on regarderoit cette journée comme perdue.

Ah! c'est en l'employant ainsi qu'elle sera perdue. Oui, perdue pour le ciel! perdue pour le bonheur! Car quel bonheur peut entrer dans la maison de l'homme dont l'âme est sans cesse agitée par les soucis de la terre? Quel bonheur peut entrer dans la maison de l'homme qui ne sait plus chercher en Dieu sa consolation, sa joie; sur le cœur duquel la religion n'a plus son pouvoir, n'a plus sa céleste influence? Et qu'est-ce que le monde et tout ce qu'il peut nous offrir, quand ce n'est pas la religion qui le procure, le dirige, en assure, en embellit la jouissance? Qu'est-ce

que le monde et tout ce qu'il peut nous offrir, en comparaison de ce que le Seigneur donne à ses enfans, en comparaison du contentement de l'esprit et de la paix de l'âme ?

Mais encore si par inquiétude ou par avidité, pour se tirer de l'indigence ou pour ajouter à ce qu'on possède, on dérobe au Seigneur le jour qu'il s'est réservé, n'a-t-on pas à craindre que la malédiction de Dieu ne consume en un moment plus qu'on ne sauroit gagner par mille désobéissances ? Si pour chercher de folles joies on s'éloigne de son temple, n'a-t-on pas à craindre que ces joies trompeuses ne soient suivies de deuil et de pleurs ? Vérité terrible ! Mais hélas ! elle ne fait plus d'impression sur des esprits aveuglés qui ne voient point le ciel, qui ne se souviennent point qu'il est une Providence.

2.^o Et voilà, M. F., une nouvelle cause du péché dont nous parlons. Sans nier formellement dans ses discours une Providence, on la méconnoît ; on l'oublie ; on agit trop souvent comme si ce n'étoit pas ELLE qui gouverne l'univers, qui envoie les biens et les maux, qui bénit notre travail et le couronne de succès. On ne pense pas que si *l'homme plante, s'il arrose, c'est Dieu qui donne l'accroissement* (1), et que par consé-

(1) 1 Cor. III, 6.

quent , avant de rien entreprendre , il faut mettre Dieu de notre côté , le rendre propice à nos vœux. On met sa confiance en soi-même ; on se regarde comme le seul artisan de sa fortune , de son bonheur , et l'on applique toutes ses pensées à se faire un sort heureux selon le monde. Qu'arrive-t-il cependant ? Elle est troublée cette admirable économie établie par la sagesse éternelle , six jours de travail et un de repos ; six jours donnés aux soins de la terre , un jour consacré à rappeler à notre âme et sa nature et sa haute destinée. Le repos que demande notre faiblesse , et que l'on ne veut pas goûter le Dimanche , on le prend sans règle et souvent sans mesure , dans les jours destinés au travail. Ainsi l'homme qui ne se tourne pas vers Dieu , ne se retire jamais du labyrinthe épineux des soucis de la vie , de l'atmosphère agitée des passions ; il perd ce calme , ce bien-être , cette présence d'esprit qui naît d'une vie réglée , dans une âme qui peut se rendre le témoignage qu'elle est fidèle à ses devoirs. Ainsi le désordre se met dans les affaires temporelles comme dans l'affaire du salut , et dans l'esprit comme dans la conscience.

Qu'arrive-t-il encore ? Cette même Providence si follement comptée pour rien se joue des desseins de celui qui l'outrage. Elle se plaît souvent

à confondre sa fausse sagesse. Il amasse , et l'Éternel dissipe : il sème , et l'Éternel arrache ; ou s'il jouit pendant quelque temps de la prospérité, voyez ce nuage lointain qui grossit, qui s'avance et vient fondre sur sa tête ou sur celle de ses enfans après lui. Oui , Seigneur , c'est ainsi que tu traites ceux qui se défient de ta Providence , ceux qui croient avancer leur fortune, ajouter à leurs jouissances, en désobéissant à tes lois.

Mais c'est sur les peuples que Dieu venge avec plus d'éclat la négligence de son culte , qu'il venge ses sabbats profanés. Combien de menaces ne lisons-nous pas dans l'Écriture contre les profanateurs ? Israël les vit s'accomplir, ces menaces, sans recevoir instruction. *Quel est ce désordre, disoit aux Juifs Néhémie indigné, quel est ce désordre dont vous vous rendez coupables en profanant le jour du sabbat ? N'est-ce pas ainsi qu'ont agi vos pères , et n'est-ce pas ce qui a attiré tous les châtimens de notre Dieu sur nous et sur cette ville ? Et vous, vous continuez à l'irriter en profanant le sabbat* (1) ! Chrétiens, nous aussi nous avons vu la main du Très-Haut s'appesantir sur les peuples chez qui s'étoit perdu le respect des choses

(1) Néhém. XIII , 17. 18.

saintes, des jours sacrés. Et n'est-ce point le même désordre que le Seigneur a vengé sur nous? Car enfin, nous aussi avons été coupables, nous aussi avons été punis, quoique dans un moindre degré.

Mais quand Dieu n'enverroit pas contre les nations infidèles la désolation et l'épée, ces fléaux, ministres éclatans de son courroux; il sauroit bien, n'en doutez pas, faire sortir leur châtement des circonstances les plus communes en apparence; il en feroit naître pour elles une secrète angoisse, un dépérissement insensible. Alors au lieu de l'abondance et des douceurs qu'on avoit cherchées aux dépens de la fidélité, on ne trouve plus que gêne, disette, vide, tristesse, amertume : chaque année augmente le mal et montre de loin la ruine qui s'avance. Alors on fait des retours sur le passé; on se rappelle les jours d'autrefois, les années qui ne sont plus; on est forcé de reconnoître qu'on étoit plus tranquille, plus heureux, quand on marchoit dans les voies du Seigneur.

M. F., M. C. F., c'est en vain que notre Dieu semble apaisé, que l'avenir semble nous sourire et promettre des jours plus fortunés; tant que nous ne serons pas de vrais adorateurs; tant que nous ne sanctifierons pas véritablement le jour du repos; tant que nous ne saurons pas, en ce jour du

moins, retrancher de notre vie, bannir de notre pensée, les affaires, les passions, les bruyantes distractions de la terre; tant que nous leur abandonnerons notre âme comme dans les autres jours; tant que nos maisons et nos familles n'offriront pas alors l'image du calme religieux et de la piété, nous ne verrons pas revenir les jours de nos ancêtres; nous ne renaîtrons pas à la prospérité.

Je vous en conjure donc, au nom de vos plus chers intérêts; je vous en conjure, non-seulement pour le salut de votre âme, mais pour le repos même de votre vie, songeons à nous assurer la bienveillance, la protection du Maître du monde, de l'Arbitre de nos destinées. Ne nous endormons pas sur ces gratuités dont nous avons été l'objet après de longues souffrances; elles nous prépareroient un jugement plus sévère, si nous ne savions pas y répondre par une entière fidélité. Soumis à ses lois, travaillons six jours avec activité, avec intelligence, et donnons-lui le septième: employons-le selon ses vues, à le servir, à l'adorer, à réveiller en nous son amour. Donnons-lui ce jour qui est à lui, qu'il s'est réservé, dont nous ne pouvons disposer à notre gré, suivant nos volontés et nos caprices, sans attenter à sa Majesté souveraine. Donnons-le lui, chrétiens, et je vous le promets en son nom, la sanctification

du D'imanche ne prendra ni sur votre bonheur ni sur vos intérêts. Que dis-je? Vous ferez descendre la paix du ciel dans votre âme, et sa protection sur vos demeures, sur vos enfans, sur tout ce qui vous appartient. *Si vous observez mon sabbat*, nous dit-il lui-même, *si vous en faites vos délices et votre gloire; si vous honorez votre Dieu en ne cherchant point à satisfaire vos desirs, en renonçant à vos passions, vous trouverez votre bonheur en l'Eternel; j'établirai la paix dans vos terres; j'éloignerai de vous tout ce qui pourroit vous nuire* (1). Ah! M. F., nous avons éprouvé si souvent combien nos projets de fortune et de félicité sont vains, comment le succès trompe nos efforts et nos vœux, pourquoi ne pas essayer enfin ce moyen que la religion nous propose? Confions-nous en ses promesses: *Reposons-nous sur la Providence en faisant ce qui est droit* (2).

3.° Il est, M. F., une dernière cause de la profanation du Dimanche, plus honteuse, plus fatale encore que celles dont je viens de parler: c'est un libertinage d'esprit, un goût d'indépendance qui s'exerce vis-à-vis de Dieu lui-même.

Il faut en convenir; témoins d'une crise longue et terrible, durant laquelle l'esprit humain fut porté au plus haut degré de fermentation,

(1) Es. LVIII, 13. 14. (2) Ps. XXXVII, 5.

nous en avons éprouvé l'influence ; les doctrines impies qui préparèrent ces événemens inouis , après avoir commencé par les premières classes de la société, ont pénétré jusques dans les dernières : elles ont laissé des germes mortels ; elles ont fait un mal irréparable ; l'esprit et le cœur ont été infectés de leur poison, mille fois plus dangereux pour des hommes qui croient non par raisonnement mais par habitude, à qui leurs travaux ne laissent pas le temps d'étudier, de réfléchir, que la plus foible objection éblouit, parce qu'ils ignorent ce qu'on peut y répondre, parce qu'ils ne savent pas que ces misérables sophismes qui leur en imposent ont été mille fois réfutés, anéantis par les défenseurs de l'Évangile. Ils se sont accoutumés dès long-temps à voir mettre en doute les vérités les plus saintes, les plus fondamentales , à voir outrager ou traiter sans égard les objets les plus sacrés. Ceux dont l'esprit est cultivé, ceux qui savent réfléchir, j'aime à le reconnoître , semblent revenus à la foi ; mais, hélas ! ceux-là même se ressentent encore pour la plupart de l'air contagieux que respira leur jeunesse : le tribut qu'ils paient à la religion est un respect de l'esprit, de l'imagination, plus que du cœur ; quelque chose qui peut influer sur les discours, qui ne règle pas assez les sentimens et les actions. En général il est

trop vrai de dire que l'Évangile n'est plus pour nous ce qu'il étoit jadis. On ne s'en rend pas raison peut-être, mais on est entraîné par ce penchant qui porte l'homme à secouer le frein. On discute sur les préceptes comme sur des choses livrées au raisonnement de l'homme, comme sur des objets qu'on peut admettre ou rejeter à son gré; et ce qui paroît inconcevable, et qui n'en est pas moins vrai, aujourd'hui même que la raison a recouvré ses droits, aujourd'hui que la société humaine a repris sa marche accoutumée, aujourd'hui que nous portons le joug des lois, le joug des hommes sans résistance, nous ne portons pas encore celui du Seigneur.

O délire, le plus grand qui soit jamais entré dans l'esprit d'un être créé! C'est lui qui perdit le prince des anges, et de la place éminente qu'il occupoit dans le séjour de la gloire, le précipita dans l'abîme. O homme! si tu veux t'affranchir de l'empire de ton Créateur, donne-toi donc à toi-même les pluies bienfaisantes et les saisons fertiles. Fais tomber la rosée du ciel sur tes prairies. Fais luire le soleil sur tes moissons. Prolonge le cours de tes années. Arrête le temps qui épuise tes forces, qui glace ton sang, qui courbe ta tête, qui imprime ses ravages sur ton front. Mais que dis-je? Humilie-toi; prosterne-toi de-

vant celui qui t'a formé, qui n'a qu'à retirer son souffle pour te faire rentrer dans la poussière, au pouvoir duquel tu ne saurois un instant te soustraire, dans les mains redoutables duquel tu tomberas au sortir de la vie. Porte volontairement son joug; alors seulement tu posséderas la liberté véritable, que rien ne sauroit nous ravir; la liberté des enfans de Dieu.

Oui, Seigneur, si tu créas l'homme libre, ce n'est pas pour qu'il négligeât de te servir; c'est pour qu'il te servît mieux. Tu n'étois pas satisfait de cet hommage insensible et forcé, de cet hommage d'esclaves, que te rendent les êtres inanimés ou destitués de raison. Formés par ta main puissante, ils ne s'écartent jamais de la route que tu leur traças. Les astres roulent à ta voix; les mers et les fleuves retiennent ou précipitent leurs ondes suivant ta volonté; les animaux suivent fidèlement l'instinct qu'ils ont reçu de toi, mais l'homme seul peut donner à ce tableau de la grandeur et de la vie. Tu le créas libre afin que son esprit pût applaudir à la sagesse de tes lois, que sa volonté pût les accepter, que son cœur pût les chérir.

O vous donc qui regardez comme une gêne l'obligation de servir Dieu, de lui consacrer un jour, défiez-vous du sentiment qui vous anime! Défiez-vous de ce principe d'indépendance qui

n'est jamais plus funeste que lorsqu'il s'applique à la religion. Voyez où il peut vous conduire. C'est un athéisme pratique qui bannit Dieu de votre conduite, qui le banniroit peut-être un jour de votre esprit et de votre cœur.

Après les réflexions que nous venons de vous présenter, vous ne serez point surpris, M. F., que la loi du sabbat ait toujours paru si capitale à vos conducteurs spirituels, qu'elle ait toujours été pour eux un point si sensible, un signe d'après lequel ils apprécioient l'influence de la religion parmi vous.

Ah! s'il nous étoit si douloureux d'en contempler la violation. dans un temps où tout concouroit à la produire, à l'excuser; dans un temps où les nuages de l'impiété nous entouroient, nous enveloppoient de toutes parts; où il falloit se défendre de la contagion presque irrésistible de l'exemple, et de la séduction de l'impunité si dangereuse pour les foibles, jugez de ce que nous éprouverions si le Dimanche n'étoit pas respecté, aujourd'hui que les lumières de l'expérience, les leçons du malheur, l'instinct, l'élan de la reconnoissance, l'exemple auguste des Potentats que nous avons vu mettre leur gloire à s'humilier devant le Très-Haut, l'esprit de l'Eu-

rope entière, tout nous ramène à la foi; aujourd'hui que par un miracle de la Providence, Genève renaît de sa cendre; aujourd'hui qu'un gouvernement religieux et paternel veut soutenir le culte et réformer les mœurs. Ah! c'est en de telles circonstances, sans doute, qu'il seroit amer, qu'il seroit affreux de voir cette Genève jadis en bonne odeur parmi les nations, cette Genève à laquelle nous sommes fiers d'appartenir, demeurer en arrière, ne pas répondre à de tels bienfaits, à de tels moyens de salut.

Mais loin de nous cette pensée! M. C. F., rallions-nous autour de ceux qui nous gouvernent; entrons dans leurs intentions bienfaisantes; bénissons le Seigneur qui les a mises dans leur âme, qui leur a fait sentir qu'honorer, protéger la religion est ce qu'on attend surtout d'eux; que c'est là leur première obligation, une obligation imposée par la confiance dont ils sont l'objet, une obligation sacrée qui résulte autant de leur devoir envers ceux sur lesquels ils sont établis, que de leur devoir envers le Dieu qui les a élevés en dignité.

Que ceux qui sont chargés de veiller sur la police et sur les mœurs, de seconder les pasteurs et les magistrats, ceux à qui leur fortune, leur rang, leurs lumières, la considération dont ils jouissent

donnent tant de moyens d'influence, concourent avec eux dans ce noble but. Ils sont chrétiens; ils aiment cette ville qui les a vus naître; la religion, le patriotisme doivent parler avec force à leur âme. Voici le moment où tout doit rentrer dans l'ordre. Voici le moment où il faut renoncer à l'imitation des grands peuples, à leur luxe, à leurs goûts frivoles, à leurs dangereuses folies. Voici le moment où il faut savoir s'éloigner de ces spectacles qui ne sont plus faits pour nous, auxquels la vertu sévère et républicaine de nos pères se refusa toujours; de ces spectacles si choquans aux yeux de la religion, si choquans surtout dans le jour du Seigneur. Voici le moment où il faut montrer à l'Europe qu'en redevenant libres, nous sommes redevenus Génevois; le moment enfin où les antiques mœurs doivent revivre, où la foi doit reprendre tout son lustre et tout son pouvoir. Voici le moment où l'indifférence sur ces grands objets seroit un crime; où tous ceux qui par l'exemple ou l'autorité peuvent servir la patrie, auront la joie de penser que leurs soins ne seront plus inutiles; qu'ils produiront un bien inappréciable.

Fidèles, dont le cœur jouit de cet heureux espoir, ranimez votre zèle! Redoublez d'ardeur pour la régénération de cette cité chérie. Ayez surtout à cœur d'y faire aimer, respecter un commande-

ment dont le Dieu que vous servez s'est toujours montré jaloux. Essayez de ramener au bercail les brebis qui s'égarerent. Qu'il ne vous suffise pas de venir vous-mêmes dans le sanctuaire; amenez-y, s'il est possible, tous ceux qui vous touchent, tous ceux qui vous sont chers.

Que les pères soient animés du même esprit. Ils sont des magistrats domestiques revêtus de pouvoir par la religion et la nature. Qu'ils s'attachent de toutes leurs forces à faire observer le sabbat dans leur maison. Qu'ils ne permettent jamais à leurs enfans de profaner ce jour saint, en le donnant au plaisir. C'est ainsi qu'ils contribueront puissamment à régler la grande famille de l'Etat qui se compose des familles particulières. C'est ainsi qu'ils attacheront pour toujours leurs enfans à la religion, en imprimant de bonne heure dans leur âme le respect d'un commandement sur lequel elle repose, en leur donnant l'heureuse habitude de le suivre, qu'ils garderont toute leur vie.

Vous tous qui m'écoutez, disciples de Jésus, enfans de l'église, vous qui croyez à l'avenir éternel, occupez-vous souvent et surtout durant le jour du Seigneur, de ce grand avenir qui est *le tout de l'homme* ! Eh ! ne voyez-vous pas cette vie s'enfuir avec la rapidité d'un torrent ? Ne voyez-

vous pas tous les objets terrestres s'évanouir, disparaître comme un tableau qui ne fait que passer devant nos yeux ? Ne sentez-vous pas le temps qui dans son cours vous entraîne, vous emporte dans les abîmes de l'éternité ? Qu'y a-t-il de réel ici-bas que les choses invisibles, que les biens impérissables qui nous sont offerts ? Et nous y pensons si peu ! Pauvres mortels, toujours aux prises avec les besoins et le tracassé de la vie, consacrons du moins un jour de la semaine à nous préparer à notre grande destination ! Au retour de chaque sabbat, reposons-nous devant notre Père céleste. Séparons-nous du monde pour nous approcher de lui. Ainsi, M. F., nous entrerons dès ici-bas dans la paix de Dieu : nous commencerons dès ici-bas à solenniser ce grand jour de fête qui n'aura jamais de fin, qui se prolongera durant toute l'éternité. Amen !
